

Complément à la lecture de *L'Étranger* :

Les personnages ; la structure de l'œuvre

Les personnages

- **Les personnages en général et leur dénomination** : peu nombreux à être caractérisés, et même nommés : Marie Cardona et Raymond Sintès, qui *ne sont pas les personnages les plus importants*, ont un nom et un prénom. De même pour Thomas Pérez. Ce sont donc les mieux identifiés, ils n'ont pas « perdu » leur nom dans le fil du récit. Mais Céleste, Salamano, et surtout tous les personnages qui se réduisent à une fonction sont dépourvus d'identité, ou d'une identité complète. Les jurés sont même comparés à des « voyageurs anonymes » sur une « banquette de tramway ».

Même Meursault ne livre pas son prénom. Ce qui met nombre de personnages au même niveau : le militaire et le directeur de l'asile n'ont pas droit à plus de caractérisations l'un que l'autre, et pourtant le second s'affirme comme un protagoniste plus important au regard de l'intrigue. Les personnages disposant d'un prénom (Marie, Raymond, avant eux Céleste et Emmanuel) sont généralement des « amis » de Meursault, si tant est qu'on puisse employer ce nom – Céleste l'emploie, en tout cas, au cours de sa déclaration.

- **L'Arabe** : pas d'autre détermination pour ce personnage : il est pourtant le frère de la maîtresse de Sintès. Il est aussi flou que le meurtre – ce qui précisément atténue la violence de l'assassinat, car il n'a pas l'air d'être une personne. C'est un corps, puis un « corps inerte ».
- « **Le monde du père** » (F. Bagot) / **les représentants de la société qui condamne Meursault** : le patron, le directeur de l'asile, le concierge, les vieillards à l'asile, qui donnent à Meursault l'impression qu'ils sont en train de le juger, le juge, l'avocat, l'avocat général, les jurés (« voyageurs anonymes sur une banquette de tramway »), la femme du restaurant de nouveau présente lors du procès (« la petite automate »), l'aumônier. Autant de personnages qui n'ont d'autre fonction que purement sociale – ou judiciaire, ce qui revient au même dans *L'Étranger*. Dépourvus d'identité, ils sont au fond un seul et même personnage : le juge de Meursault.

Pour eux, le sauver (l'avocat, le juge, l'aumônier) revient toujours en même temps à le condamner. Du directeur de l'asile, en passant par le juge et l'avocat, pour aboutir à l'aumônier, ces incarnations de la société des hommes se succèdent dans un crescendo (toujours plus près de la foi, d'un espoir, d'une tentative de donner un sens à l'existence) qui conduit Meursault à l'explosion. Il n'est pas indifférent que ces personnages déclarent se pencher sur « l'âme » de Meursault. Le « piège » du roman tient sans doute en ce que le lecteur est lui-même comme sollicité par le texte pour occuper cette place de juge, à son tour représentant de la société humaine, exigeant de Meursault qu'il parle, qu'il livre ses sentiments, qu'il joue son rôle de personnage romanesque – qu'il mente ?

Ils constituent aussi une figure du père absent (Meursault père) : une interprétation freudienne montre que Meursault éprouve une forme de culpabilité liée à la place du père qu'il occupe auprès de sa mère. C'est d'ailleurs du parricide qui doit suivre son procès que le « crime » de Meursault est rapproché.

- **Les doubles de Meursault** : **Salamano et son chien** figurent, dans une certaine mesure, Meursault et sa mère. Meursault pense « à maman » en entendant Salamano pleurer après avoir perdu le chien avec lequel il entretenait une relation mêlée d'amour et de haine. Le sentiment de culpabilité, indissociable du chagrin, affleure à ce moment du récit. **Le journaliste** dans lequel Meursault croit se voir est une image de Camus assistant au procès ; il est l'un des biais par lesquels le héros se dédouble ; il signale aussi la proximité du romancier avec son personnage.

- **La mère** : personnage qui ouvre et clôt le roman ; figure essentielle dans la mesure où, si Meursault n'exprime aucun chagrin à l'orée de l'œuvre, ses sentiments pour sa mère apparaissent tout de même en filigrane au travers de la discussion avec le directeur de l'asile, dans la façon presque puérile que le narrateur a de la nommer (« maman ») et surtout à la fin du roman, quand il comprend enfin le dernier bonheur de sa mère jouant à « recommencer ». Au fond, c'est en comprenant sa mère qu'il parfait sa prise de conscience du vide de sens de l'existence, mais en même temps de l'intérêt de la vie, toujours source de plaisirs et de joies, jusqu'à l'instant de mourir.

La part biographique est importante s'agissant de ce personnage *silencieux* (la mère de Camus parlait très peu), mais il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point au Bac – en tout cas, il ne faut pas que cela se fasse au détriment de l'essentiel. On pourrait aussi se demander pourquoi le roman s'ouvre sur la mort de sa mère. L'événement a l'air peu important au seuil du roman ; cependant, il se pourrait que ce soit justement lui qui justifie le début de l'écriture (dans l'hypothèse où le début du livre serait un journal intime : nous avons vu que le roman en donnait partiellement l'illusion au premier chapitre).

- **Meursault** : personnage narrateur, « sans conscience apparente » (Camus) ; point de vue externe alors que la narration se fait à la 1^{ère} personne. Son itinéraire d'antihéros, vers une mort absurde, qui conclut elle-même une existence vide de sens, fait de lui un héros moderne, sublimé par l'acceptation de son destin et de la condition humaine. S'il paraît inhumain pendant une majeure partie de l'ouvrage, il révèle en réalité un amour de la vie très concret. Il saisit essentiellement l'existence par le biais des sensations. L'amour avec Marie, les souvenirs heureux (les « joies pauvres et tenaces) et le souvenir de sa mère, à la veille de l'exécution, révèlent un personnage qui, narrateur, a voilé ses sentiments, dans la mesure où, sans doute, cela ne « voulait rien dire ».
- **Éléments pour une conclusion : une « comédie humaine » (cf Balzac), des personnages qui jouent un rôle.** C'est encore plus marqué par ceux dont la désignation se confond avec la fonction sociale, et qui dominent la seconde partie du livre. Aux personnages sans histoire (Salamano, Marie, Raymond, Meursault lui-même) succède le théâtre du monde judiciaire – mais les premiers personnages eux-mêmes jouaient un rôle, comme en témoignent leurs quelques attributs physiques et psychologiques (robes de Marie, faconde de Raymond, croûtes de Salamano, feutre mou de Pérez, robe du juge, Légion d'honneur du directeur de l'asile). Meursault est précisément celui qui refuse de jouer un rôle (voir la possibilité pour lui d'une ascension sociale, d'une carrière qu'il rejette), celui pour qui parler, c'est déjà mentir, c'est-à-dire participer à cette comédie. Même son rôle de narrateur subit comme une autocensure, tant il rapporte peu, tant il hiérarchise peu. Un dernier personnage mérite alors d'être convoqué : le Tchèque assassiné par sa mère et sa sœur, qui ne le reconnaissent pas. Récit dans le récit, ce fait divers permet à Meursault – lui aussi demeure étranger – de tirer une morale (c'est assez rare pour être remarqué !) : « il ne faut jamais jouer ».

La structure de l'œuvre

- Un « **parallélisme** » (Camus) entre deux parties situées de part et d'autre de la scène du meurtre : liberté puis enfermement et procès. **Deux parties égales** : six chapitres, entre 80 et 90 pages.

De fait, **les événements de la première partie**, racontés de la façon la plus objective possible par Meursault, sont **de nouveau narrés lors du procès** – mais par d'autres : l'avocat général, l'avocat de Meursault. Or cette fois-ci, ni Meursault ni ses amis (Céleste, Marie) ne se reconnaissent dans le récit fortement orienté. Tout se passe comme si la première partie avait été écrite pendant la période vécue en cellule, comme pour opposer un récit neutre à celui construit par les juges de Meursault.

Dans la seconde partie, **les mêmes personnages « défilent »** : amis, relations de Meursault, ils apparaissent dans le carcan judiciaire, à titre de témoins – les voici définitivement éloignés de Meursault, comme l'illustre l'unique visite de Marie et l'incommunicabilité qui s'installe entre les deux amants. Le théâtre judiciaire (relayé par celui de la religion) règle la mise en scène, commande les récits et les gestes des uns et des autres. Tous deviennent des personnages de comédie, bien plus artificiels au fond que lorsque Meursault leur prêtait qui une robe, qui un feutre mou, et qu'il nous semblait introduire entre eux et lui une irréductible distance.

- **Différences notables entre les deux parties** : le temps écoulé, la durée. Dix-huit jours entre la mort de la mère de Meursault et le meurtre dans la première ; plus d'un an dans la seconde (« l'été a très vite remplacé l'été »). Le temps semble toutefois arrêté depuis la scène avec l'Arabe sur la plage, depuis que l'équilibre du jour est détruit : les indications spatio-temporelles sont encore plus rares et floues (Meursault souligne qu'en prison, « on finissait par perdre la notion du temps »). Il faut dire que la place du sommeil – permettant la confusion entre jour et nuit – va croissant dans la vie de Meursault prisonnier. La forme du journal le cède d'ailleurs à celle du récit continu (« quand je suis entré en prison... », « c'est à partir de ce moment... »).
- **D'une mort à l'autre** : la mort de l'Arabe, charnière entre les deux parties, n'est finalement qu'une « mort-prétexte » (F. Bagot), pour Camus comme pour les juges et l'avocat. Le roman est en réalité organisé autour de la mort : mort initiale de la mère, mort finale de Meursault, celle de l'Arabe conduisant de l'une à l'autre. Par trois fois, Meursault est donc confronté à la mort.
- **Des motifs récurrents** : le soleil, la mer (cf. le nom Meursault), la chaleur. Ces motifs construisent l'œuvre et le personnage de Meursault, si sensible que le soleil peut lui être source de bonheur et comme de malheur. Entre mer et soleil, plaisir sensuel et vertige de l'eau incolore, ils révèlent le héros à lui-même jusqu'à l'ultime communion avec le monde, à la veille de l'exécution.
- **Des récits secondaires** : Salamano et son chien, Raymond et sa maîtresse (récit qui précipite Meursault vers le meurtre), Meursault et Marie : autant de romans dans le roman (roman noir, roman d'amour).

Autre récit qui constitue comme une mise en abyme du roman : le fait divers trouvé dans le journal. On y retrouve les motifs de la mort de la mère et de la mort du fils « étranger » (ici non reconnu par elle). Des échos entre certains gestes de Meursault libre et d'autres, lorsqu'il est en prison, incitent le lecteur à lier les deux récits (le récit principal et le récit enchâssé) : voir ci-dessous. Le parallèle se poursuit jusque dans l'insertion de chacun de ces récits : le premier figure à la fin du chapitre 2 de la première partie, le second à la fin du chapitre 2 de la seconde partie.

Premier récit :

« J'ai pris un *vieux journal* et je l'ai lu. J'y ai découpé une réclame des sels Krutschen et je l'ai *collée* dans un vieux cahier (...) » (p. 24 pour l'édition Folio + classiques, p. 37 pour l'édition Folio)

Second récit :

« Entre ma paillasse et la planche du lit, j'avais trouvé *un vieux morceau de journal presque collé* à l'étoffe, jauni et transparent. » (p. 80 pour l'édition Folio + classiques, p. 124 pour l'édition Folio).

« *Il relatait un fait divers dont le début manquait* ». C'est précisément l'impression qu'a le lecteur lorsqu'il entame le roman. Le début, la clé de *L'Étranger* nous manquent.